

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12<sup>ME</sup> ANNÉE, No 578—SAMEDI, 1<sup>ER</sup> JUIN 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE RETOUR DES HIRONDELLES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1<sup>er</sup> JUIN 1895

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Excursion à Labelle. — Poésie : L'amour, par Z. Mayrand. — Notes et croquis, par Daniel Bellet. — Notes et impressions. — Nouvelle canadienne : Le repentir (avec gravures), par Louvigny. — Une visite à la Longue-Pointe. — L'écusson de Mgr Langevin. — Récits d'un vieux soldat (avec gravure), par Jean des Érables. — Monologue : Mon premier bal, par Goret de Veyrassat. — Poésie : Ma nacelle, par Zéphir. — Pour les dames. — Propos du docteur : Comment il faut manger, par Dr H. Vigoureux. — Pot de pensées. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilleton : La mendicant de Saint-Sulpice, par Navier de Montépin.

GRAVURES. — Le retour des hirondelles. — A travers le Canada : La grande allée de l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, à la Longue-Pointe : Visite des étudiants en médecine à l'Asile Saint-Jean-de-Dieu. — A travers le Canada (région du Nord) : Vues prises à Labelle : La chapelle ; Les chutes, vues en amont ; Maison de colon ; Départ d'excursionnistes de l'hôtel Nantel pour le lac Labelle.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1<sup>er</sup> samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT TRENTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent trente-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 1<sup>er</sup> JUIN, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



ES relations commerciales entre le Canada et l'Italie sont devenues tellement tendues, qu'il est presque impossible pour les Canadiens de faire des affaires avec les libraires sujets de Humbert, associé de Guillaume II. En voulez-vous une preuve ?

Le 2 avril dernier, Faucher de Saint-Maurice recevait la carte postale suivante :

Prière de m'envoyer immédiatement, sous bande, par colis postal, contre remboursement, etc : Deux ans au Mexique.

Votre bien dévoué  
Librairie H. Loescher de Charles Clansen,  
Libraire de S. M. la reine d'Italie, Turin.

Le nom tudesque du libraire de la reine Marguerite prouve que l'alliance italo-prussienne est plus solide que jamais sur les rives du Pô.

Faucher, sans aucune défiance et même ravi de voir qu'on lisait ses œuvres au pays où fleurit l'orange, expédia immédiatement — comme le demandait la carte postale — le volume requis dans la patrie de Mignon.

Le prix du volume est et a toujours été de un dollar. Deux ans de souvenirs pour un quart de louis ; ce n'est pas cher, et Faucher, plein de reconnaissance anticipée, nous avait promis de liquider le prix de cette parcelle de son génie, sous forme de ronde de vermouth de Turin — (ce liquide a un goût de pommade très prononcé).

Le volume part, le temps passe et le dollar n'arrive pas.

Le 2 mai, Faucher reçoit derechef une carte postale verte de la même ville de Turin.

Monsieur Faucher de Saint-Maurice,  
Québec.

Monsieur,

Je suis bien fâché de devoir vous retourner le volume que vous avez bien voulu m'envoyer, mon client ne veut pas le prendre à cause de son prix exagéré.

CARLO CLAUSEN.

Comment trouvez-vous le procédé ?

Et notez que ce brave Faucher a été obligé de payer dix cents à la douane canadienne pour rentrer en possession de son volume.

Depuis cette affaire désastreuse pour ses finances, il a juré de ne plus donner un sou aux virtuoses de ruisseau que nous expédions, chaque printemps, le doux et sympathique Crispi.

\*\*\* Et voyez combien le sort est injuste.

Les bons Italiens qui ont quitté leur patrie pour vivre au milieu de nous, dans un pays de liberté, où ils arrivent avec la conviction qu'ils pourront travailler quand ils trouveront à s'occuper, viennent d'être cruellement déçus.

Les ouvriers de bord, déchargeurs de charbon, s'étant mis en grève, à tort ou à raison, les propriétaires des navires ont engagé des Italiens pour faire l'ouvrage, mais, à peine avaient-ils commencé que les grévistes leur tombèrent sur leur dos à bras raccourcis. D'aucuns se jetèrent à l'eau de crainte d'être assommés et les autres s'enfuirent à toutes jambes.

Ces scènes sont très regrettables, et ce qu'il y a de très curieux c'est d'entendre les grévistes, qui sont de nations diverses, se plaindre de ce que des étrangers viennent prendre leur place.

Etrangers, mais tout le monde est étranger sur notre continent ; la seule chose qui différencie les uns des autres, c'est la date de leur arrivée dans le nouveau-monde.

Les Français étaient des étrangers pour les Sauvages, propriétaires du sol ; plus tard, les Anglais devinrent des étrangers pour les Français, et, de nos jours, tous ceux qui arrivent d'Europe sont considérés comme des étrangers par certaines personnes.

\*\*\* Ces pauvres Italiens, ils voudraient bien changer de premier-ministre, mais ont-ils bien raison et ne se souviennent-ils pas de l'aventure de Denis, de triste mémoire.

Une vieille femme priait à Syracuse, dans le temple de Jupiter, pour la conservation des jours de Denis le Tyran. Celui-ci se trouvait là par hasard, et comme il se rendait parfaitement justice, il l'interrogea :

— Ma bonne, lui dit-il, qui peut vous engager à prier pour moi ?

— Seigneur ! dit la vieille, votre prédécesseur était bien mauvais, et j'ai prié Jupiter de nous délivrer de lui. Hélas ! mes vœux ont été exaucés ; il a été remplacé par vous, qui êtes bien plus méchant que lui ! Qui sait comment serait votre successeur ?

\*\*\* En fait de ministres et de gouvernement, certaines gens, — toujours les mêmes, du reste — ne cessent de répéter que tout va mal en France depuis vingt ans ou à peu près ; or, voici ce que publiait un écrivain en 1839 :

Il est plus facile de chausser les hommes que de les gouverner. Tout le monde s'efforce de prendre les sept portefeuilles des sept ministères : je crois que les trente millions de Français y passeront ; cela serait long, mais cela aurait une fin, si ceux qui ont été ministres se tenaient tranquilles et laissaient de bonne grâce la place aux autres.

Depuis quinze ans on n'administre pas en France. Les ministres s'occupent à rester ministres et ne font pas autre chose. Voilà quinze ans qu'on se bat derrière la toile à qui jouera les rôles et c'est tout.

Je suis prêt à crier : Vive n'importe qui premier ! pourvu qu'on le laisse en place, et qu'il puisse s'occuper d'améliorations matérielles. Il y a des gens qui demandent des droits politiques pour le peuple ; le premier droit qu'on doit donner au peuple, c'est le droit de manger, et pour cela il ne faut pas lui faire détester, quitter ou négliger son travail pour de vaines théories.

Ceci a été écrit sous Louis-Philippe, et il y a des individus — oh ! pas beaucoup ! — qui voudraient avoir pour souverain l'arrière-petit-fils de ce roi dont l'administration soulevait de si dures critiques.

Tas de farceurs !

\*\*\* Plus ça change, plus c'est la même chose, ainsi que le disait Alphonse Karr, c'est comme les beaux jours qui nous reviennent et que le même auteur chantait dans les vers suivants :

— Oh ! le soleil — le beau soleil  
Qui fait dans le jardin tout riant et vermeil !

Le rouge est la couleur des roses,  
Quand, au matin, jeunes écloses,  
Elles rompent leur bouton vert.

Le vert est la couleur de l'épaisse feuillée,  
Où la fauvette et sa famille ailée  
Mettent leur retraite à couvert.

L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne,  
Ou des bluets que pour mettre en couronne  
Les enfants vont chercher dans les jaunes guérets.

Mais, quand sur toute la nature,  
Sur le sol, sur les eaux, sur la molle verdure,  
Le beau soleil étend ses magiques reflets.

La couleur du soleil, c'est celle de la vie  
Que l'hiver a semblé, six mois, nous dérober ;  
C'est un regard d'amour que Dieu laisse tomber ;  
C'est un signe qui dit que la terre est bénie.

Oh ! le soleil, le beau soleil  
Qui fait dans le jardin tout riant et vermeil !  
Tout aime, — tout fleurit ; les rossignols se perchent  
Sur les lilas en fleurs — et chantent dans la nuit ;  
Les insectes se cherchent  
Sous l'herbe qui grandit.

Aux fleurs des cerisiers l'abeille d'or bourdonne ;  
Les papillons d'azur voltigent par le pré ;  
Le pigeon amoureux baise de sa pigeonne  
Le beau col diapré.

\*\*\* Un mouvement sérieux commence à

s'accroître en faveur des exercices physiques parmi les Canadiens ; tant mieux, car nous ne brillons pas beaucoup sous ce rapport, malgré les avantages physiques dont la nature ne nous a pas plus dénués que les autres races.

La plupart des jeux sportifs en usage chez les Anglais sont d'origine française, mais nos pères les avaient laissés tomber en désuétude, et ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'on y est revenu avec le plus grand succès.

Une des choses qui m'ont le plus frappé en 1888, alors que je suis allé en France après une absence de seize ans, fut le physique des jeunes gens, tout différent de ce qu'il était à mon départ, et ce changement était certainement un très grand progrès.

La physionomie plus énergique, les muscles plus développés, les joues plus colorées, la démarche assurée, l'allure élastique, le pas ferme, prouvaient qu'on avait travaillé au développement physique d'une manière incontestable.

Le moral a fait les mêmes progrès. Le contenu a bénéficié du bon état du contenant, et nul ne peut nier que la race française soit plus forte et mieux préparée à la lutte pour la vie et la patrie qu'elle ne l'était il y a vingt-cinq ans.

Cet exemple est bon à suivre et c'est avec plaisir que l'on voit l'Association du National s'organiser dans ce but à Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ lui souhaite bonne chance.

*Am. Leduc*

### EXCURSION A LABELLE

(Voir gravures)

Samedi, le 18 mai, une foule de personnes prenaient part à l'excursion organisée par la Société de colonisation, pour faire connaître les sites séduisants des régions du Nord et des Laurentides.

Malgré le mauvais temps qui survint pendant la journée, les touristes ont cependant pu visiter une partie de cette intéressante contrée, les lacs Labelle, des Mauves, des Parresseux, etc., etc.

A cette occasion, des dames charitables de Saint-Jovite, de Sainte-Agathe et de Labelle avaient organisé une jolie séance, dramatique et musicale, à laquelle les touristes et les colons ont assistés en grand nombre : la soirée était donnée dans le but de construire un presbytère au curé de Labelle, M. Aug. Desjardins.

Le R. P. Paradis, le colonisateur de Nipissing, était venu rejoindre les directeurs de la Société de colonisation, MM. Rolland, Brisson, Préfontaine, et autres.

L'excursion a été un succès, et ceux qui y ont pris part sont revenus enchantés du voyage.

M. Lavergne, de la maison Laprés & Lavergne, accompagnait les touristes, et c'est à son obligeance que LE MONDE ILLUSTRÉ publie dans ce numéro toute une page de vues ravissantes prises par l'excellent artiste.

Nous continuerons la série de ces jolies vues la semaine prochaine et les suivantes.

La bière américaine  
Qu'on appelle Lager  
De notre ale canadienne  
N'a pas le goût amer.  
Le buveur essouffé  
Que la blonde a gonflé  
Se répète avec gloire  
Que ce n'est pas l'amer à boire.

GRAND-SERIN.



### L'AMOUR

Quand Dieu dans sa bonté créa notre planète,  
Y fit régner Adam comme un roi glorieux,  
" Mon œuvre, se dit-il, encor n'est pas complète,  
" Sans l'amour tout est froid, morne et silencieux."

Le père des humains, dans le divin parterre,  
Admirait, contemplant les dons de Jéovah ;  
Que lui sert, après tout, d'être roi de la terre,  
S'il est seul pour chanter l'éternel hosanna ?

Parmi les mille voix ravissant son oreille,  
En est-il une au moins qui puisse l'appeler ?  
Ces poètes ailés, s'en donnant à merveille,  
Se comprennent, mais lui ne saurait leur parler.

Il veut du Créateur entonner la louange ;  
On chante mieux à deux, on chante mieux en chœur :  
Il lui faut sa compagne aussi belle qu'un ange,  
Pour partager sa joie et partager son cœur.

Dieu songeant au bonheur de l'homme, son image,  
Mit la dernière main à sa félicité :  
Voici bientôt venir, couronnant son ouvrage,  
Vers le roi de l'Eden la reine de beauté.

D'Adam même il tira la chair la plus intime,  
Des fleurs le doux parfum, de l'iris les couleurs,  
Du gosier de l'oiseau l'accord le plus sublime,  
Et fit Eve, l'amour et ses chastes ardeurs.

Elle parut enfin cette première femme,  
Dans toute sa fraîcheur et son magique attrait :  
La nature, à l'instant, lui sourit et l'acclame ;  
Avant de la connaître Adam la chérissait.

Le monde s'anima de ce moment suprême,  
Tout être put aimer, l'Univers fut amoureux ;  
Adam dit le premier : Ma douce Eve, je t'aime !  
Et la terre et les cieux surent aimer toujours.

*J. Mayrand*

### NOTES ET CROQUIS

#### FAUTEUILS ROYAUX

Les rois et les princes ont toujours voulu faire de leurs trônes des meubles éblouissants par leurs richesses ; à ce point de vue la couronne d'Angleterre ne le cède à qui que ce soit. La salle du Trône au palais du Buckingham contient un fauteuil superbe : il est surmonté d'un dais magnifique en velours cramoisi, le siège et le dossier sont faits de la même étoffe, et le bois tout sculpté, orné et doré, produit un effet splendide. Mais un autre fauteuil bien plus beau est celui qui se trouve dans la salle du Trône à la Chambre des Lords ; il n'est pas seulement remarquable, il représente une valeur intrinsèque énorme, par suite des matériaux qui sont entrés dans sa construction ; le bois en est complètement recouvert d'argent, d'ivoire et d'or. Sur le dossier les armoiries royales sont sculptées et couvertes de plaques d'or ; les bras du fauteuil, tout contournés, se terminent sous la forme de deux pattes de lion. Ce siège est du reste extrêmement large, car un Américain s'écria dernièrement en le voyant qu'il pourrait y tenir deux reines Victoria ! Pour le décorer on a employé au moins 25,000 francs d'or. On pourrait citer aussi le trône du couronnement, qui est à l'Abbaye de Westminster ; mais, quoique des Américains en aient offert des sommes fantastiques, ce qui fait son prix ce sont les souvenirs historiques qui s'y

rattachent, bien plus que son ornementation, qui est assez simple.

Il n'en est pas de même du trône du tzar de Russie : il est d'une valeur inestimable. Il est fait des bois les plus précieux, incrustés ou ornés d'or et d'ivoire ; le dossier en est décoré d'un aigle royal d'or et d'argent, et des pierres précieuses sont disposées un peu partout. Le coussin du siège est fait d'hermine, les bras sont tout en ivoire. Ce siège somptueux se trouve dans le palais de Saint-Petersbourg, et au milieu d'une salle de marbre où l'on remarque d'autant plus ses dorures.

L'empereur d'Allemagne possède deux trônes : le trône impérial et celui du roi de Prusse. Celui-ci a coûté environ 25,000 francs mais il n'est que fort modeste à côté de l'autre. Le trône impérial représente une valeur d'au moins 625,000 francs ! Qu'on ne s'étonne point de ce chiffre, car on n'y a pas ménagé l'or ni les pierres précieuses, comme nous allons le voir rapidement. Ce fauteuil, très haut d'ailleurs, est fait de bois indigènes, mais sur le dossier apparaissent les armes de l'empire en or massif, se détachant sur un champ d'émeraude. Le dossier se relie à un dais magnifique, et entre les colonnes qui soutiennent celui-ci s'étendent de splendides draperies de soie ; l'ivoire sculpté décore le dais. C'est du drap d'or qui recouvre le siège, et il est maintenu par des clous dont la tête est formée d'une petite pierre précieuse. On a voulu faire du trône impérial une véritable merveille parce qu'il représente la fédération des Etats de l'Allemagne.

Nous pouvons comprendre dans cette liste, fort écourtée du reste, les sièges du pape, souverain religieux du monde catholique. En première ligne il faut citer la *sedes gestatoria*, c'est-à-dire le siège où le pape prend place quand il bénit le peuple à Saint-Pierre de Rome : ce siège a coûté une somme énorme. Il est entièrement plaqué d'or, et de plus on y a serti des gemmes de toutes sortes ; la valeur en dépasse certainement 500,000 francs. Le Vatican possède un trône moins surchargé d'ornementations, mais fort beau néanmoins : c'est celui sur lequel le pontife s'assied pour donner ses audiences ordinaires.

Enfin nous finirons par un siège des plus somptueux, le trône du feu roi Louis de Bavière. On sait que ce roi, quelque peu fou, vivait dans le luxe, qu'il avait toute une série de châteaux merveilleux. Son trône, porté par quatre pieds en forme de griffes de lion, est recouvert d'épaisses plaques d'or ; les bras sont supportés par deux sortes de cariatides, tandis que deux petits anges maintiennent le haut du dossier qui est orné dans le haut de la couronne royale en or massif. Ajoutons qu'il y a un peu partout des incrustations de pierres précieuses et que ce trône magnifique représente une valeur d'au moins 250,000 francs.

DANIEL BELLET.

### NOTES ET IMPRESSIONS

A penser avant d'agir, on sauve son temps et son argent.—CHATEAUBRIAND.

La prière est la force de l'homme et la faiblesse de Dieu.—SAINT AUGUSTIN.

Aimez et conservez pour ami celui qui ne vous quittera point lorsque tous les autres vous auront abandonné.—IMITATION.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.—BOSSUET.

## REPENTIR

(Illustrations de René Sangard)



Le soleil venait de disparaître à l'horizon, ne laissant de toute sa splendeur qu'une large bande de pourpre et d'or. C'était l'heure du crépuscule, l'heure mystérieuse où les oiseaux, leur petite tête sous l'aile, rêvent doucement dans leur nid à leurs chansons et à leurs amours.

Sous un peuplier qui ombrageait une gentille maisonnette, un homme d'un âge mûr et un garçonnet à la tête bouclée semblaient causer gravement.

—Que racontait donc le vieillard à son jeune compagnon, pour que celui-ci l'écoutait avec tant d'intérêt ?

—Et plusieurs furent tués et brûlés, grand-père, dit l'enfant, levant son œil interrogateur vers celui qui lui parlait.

—Oui, mon Francis, et un grand nombre de ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers.

Oh ! ce fut terrible, ce combat de Saint-Eustache. Le 13 novembre, la veille de la bataille, ma mère et plusieurs autres femmes s'enfuirent dans la campagne avec leurs enfants. J'avais ton âge alors, François, huit ans, et comme j'aurais voulu combattre avec les Fils de la Liberté !... Je résistai énergiquement lorsque ma mère voulut m'amener avec elle chez une parente du village voisin. Mes cris attirèrent l'attention d'un homme qui passait près de moi.

—Qu'as-tu donc, mon petit ami, me demanda-t-il ?

A la vue de ce monsieur, ma mère s'inclinant avec respect lui fit part de mon obstina-



UN HOMME D'UN ÂGE MÛR ET UN GARÇONNET SEMBLAIENT CAUSER GRAVEMENT

tion causée, disait-elle, par mon patriotisme de huit ans.

Cet homme, qui n'était autre que Chénier, l'immortel Chénier, se penchant vers moi, déposant un long baiser sur mon front.

—Va, mon brave, dit-il, si nous succombons tu seras plus tard un de nos vengeurs.

Le lendemain, 14 novembre, l'alarme fut donnée, on sonna le tocsin, les patriotes se préparaient au combat.

Repoussé par un ennemi bien supérieure en nombre, Chénier, à la tête d'une poignée de braves, se barricada dans l'église, où il se défendit vaillamment. Mais les flammes l'obligèrent bientôt de se retirer ; suivi de ses siens, il sauta d'une des fenêtres de l'église, là une balle l'arrêta. Ainsi tomba Chénier, le martyr de la liberté !

L'enfant était ému, son petit cœur battait bien fort, et ce fut d'une voix tremblante d'indignation qu'il demanda :

—Personne ne l'a vengé, grand-père ?

A cette question, le vieillard se prit à trembler.

—Je l'ai vengé... Qui t'a dit cela, Francis ? Ah ! il me semble le voir !...

—De quoi parles-tu donc, grand-père, je ne te comprends pas ? dit l'enfant un peu effrayé du trouble de son aïeul.

—Ce n'est rien, répondit le vieillard.

Et, faisant un effort sur lui-même, il prit son petit-fils dans ses bras et rentra avec lui dans son humble maisonnette.

Quelques minutes plus tard, on eut pu voir, à la lueur de la lune, Francis, endormi dans son petit lit blanc, rêvant sans doute aux anges, ses frères, et, contraste frappant, à quelques pas plus loin, le grand-père à genoux se frappant la poitrine en disant :

—*Mea culpa*... Pardon, Seigneur !... je suis un misérable !...

\*\*

Sept ans se sont passés. Francis est devenu un bel adolescent dont la figure, calme et sereine, indique un cœur pur.

Pauvre Francis, il vient d'être douloureusement éprouvé : son grand-père repose depuis peu de jours dans le cimetière de M\*\*\*.

Voilà pourquoi Francis jadis si joyeux, parcourt maintenant d'un air si triste la route qui conduit au pres-



ON EUT PU VOIR À LA LUEUR DE LA LUNE, FRANCIS ENDORMI ET LE GRAND-PÈRE À GENOUX



bytère de M\*\*\*. Il tient à la main une large enveloppe qui a fort excité la curiosité des voisins lorsque après la mort du *vieux* on chercha un testament. Il était bien simple ce testament, le grand-père n'avait d'autres parents que son petit-fils, il lui légua donc son avoir... Mais cette enveloppe sur laquelle il était écrit en gros caractères :

A FRANCIS

Pour remettre après ma mort à l'abbé de M\*\*\* qui lui en fera lecture

Que pouvait-elle contenir ?... Peut-être lui indiquait-elle où trouver un trésor.

Sans s'occuper de ces bavardages, Francis se rendit auprès du bon abbé qui le reçut affectueusement.

C'était un vieillard aux cheveux blancs, à la figure douce et affable.

Il fit monter le jeune garçon dans sa chambre, et après avoir fermé la porte avec soin, il ouvrit l'enveloppe et lut à demi-voix :

M\*\*\*, 10 septembre 18....

Je mourrai bientôt, je le sens, à mon âge on ne peut guère compter sur la vie ; que cette confession que je vais te faire, mon fils, me soit un nouveau moyen d'expiation.

C'était en 1850. J'avais vingt ans, Francis. Ennuyé de la vie calme et du village, je me laissai séduire par les récits merveilleux que l'on faisait alors des richesses de la Californie, et je résolus d'aller à la conquête de la toison d'or. Ni les larmes de ma mère qui dans l'espérance de me voir gagner honorablement ma vie m'avait fait donner une solide instruction, ni les conseils de notre bon pasteur ne purent me retenir. Je partis.

Tu ne connais pas la vie des placers, mon Francis, c'est un enfer où se perd infailliblement celui qui y reste. Depuis huit mois que j'y étais je n'avais pas entendu parler de Dieu si ce n'est pour le blasphémer. Mon compagnon de chambre était un vieux militaire anglais qui avait pris part à la campagne de 1837. J'éprouvais une certaine antipathie pour ce soldat qui avait combattu contre les miens. Un soir, nous retournions tous les deux à notre chambre ; lui un peu excité par les libations qu'il avait faites se mit à parler avec enthousiasme de ses prouesses passées.

—C'était tout de même un beau pays que le Canada, me dit-il. Où êtes-vous donc né, jeune homme ?...

—A Saint-Eustache, lui répondis-je, mais j'en suis parti bien jeune.

—A Saint-Eustache ! à Saint-Eustache !... mais cela me rappelle justement mon plus beau fait d'arme ; j'y ai gagné mes épaulettes.

—Vraiment ! lui dis-je impatienté de l'entendre faire son éloge.

—C'est bien là que commandait un monsieur Chénier ?

—Oui, un vrai brave, celui-là !

—Eh bien ! votre vrai brave je n'ai pas pris de temps à l'abattre ; au moment où il sortait de sa cachette, je vise !... paf !... et le voilà à terre.

Je bondis !... comment c'était lui qui avait tué Chénier, ce Chénier qui m'avait institué son vengeur, ce Chénier à qui j'avais élevé un autel dans mon cœur !...

—Vous êtes un lâche, monsieur, m'écriais-je, vous n'avez trouvé d'autres moyens pour abattre le lion que de l'attaquer par le feu... Vous êtes un lâche, un incendiaire, un digne émule de Colborne le *vieux brûlot*...

Et oubliant en un instant les saintes croyances de notre religion, les pieux enseignements de ma mère, je sortis mon pistolet et me plaçai devant lui... Il en fit autant... En garde !... Deux coups de feu partirent... Sa balle m'effleura à peine l'épaule, mais la mienne lui traversa le cœur, il tomba.

L'endroit était désert, personne ne vint, c'était d'ailleurs chose si fréquente qu'un coup de feu en Californie !

Je restai quelques minutes immobile, en proie à une sorte de vertige, puis saisi d'une terreur folle je m'enfuis à travers les marais et les bois, cette course échevelée dura toute la nuit.

Le lendemain j'appris dans un village qu'un monsieur et son fils partaient pour Montréal. J'allai lui demander de me prendre comme domestique pour le temps du voyage. Ils m'acceptèrent. De Montréal je me rendis en toute hâte auprès de ma mère. Je mis sur le compte des fièvres qui désolaient la Colombie mon retour au village ; la chère femme le crut facilement.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, j'allai trou-



—GRAND-PÈRE ! GRAND-PÈRE ! JE T'AIME PLUS QUE JAMAIS

## UNE VISITE A LA LONGUE-POINTE

(Voir gravures)

Le 7 du mois dernier a eu lieu, sous la conduite du Dr Riard, une nouvelle excursion scientifique des étudiants en médecine à l'Asile Saint-Jean-de-Dieu. Le docteur se propose, paraît-il, de se rendre ainsi le plus souvent possible à la Longue-Pointe, avec ses élèves. Il voudrait faire établir, dans cet important asile, une clinique régulière sur les maladies mentales.

L'idée est excellente, et il faut faire des vœux pour qu'elle s'accomplisse. Nos étudiants ont été reçus à l'Asile par les Drs Bourque, Chagnon et Villeneuve, ainsi que par les bonnes Sœurs, avec la courtoisie et l'amabilité qu'on rencontre toujours à Saint-Jean-de-Dieu.

Une conférence improvisée a été donnée par M. le Dr Bourque, qui a fait passer sous les yeux des étudiants les plus curieux sujets que renferme l'Asile.

## L'ÉCUSSON DE Mgr LANGEVIN

Les insignes héraldiques adoptés par S. G. Mgr Langevin, évêque de Saint-Boniface se lisent comme suit :

*Ecu quarté.*

*A dextre* et en chef, l'image de la sainte Vierge, portée sur un croissant, emblème de l'Immaculée-Conception.

*A dextre* et en pointe, la crosse, emblème de l'autorité épiscopale.

*A senestre* et en chef, la croix des Oblats en mémoire de l'ordre auquel appartient Sa Grandeur.

*A senestre* et en pointe, un missel est ouvert. Brochant sur le tout, en chef un soleil levant et en pointe une feuille d'érable.

Le tout sommé du chapeau d'évêque d'où partent deux glands.

Devise choisie par Sa Grandeur :

*Depositum custodi*

(Garde ce qui t'est confié)

*Harold*



LONGUE-POINTE — LA GRANDE ALLÉE DE L'ASILE



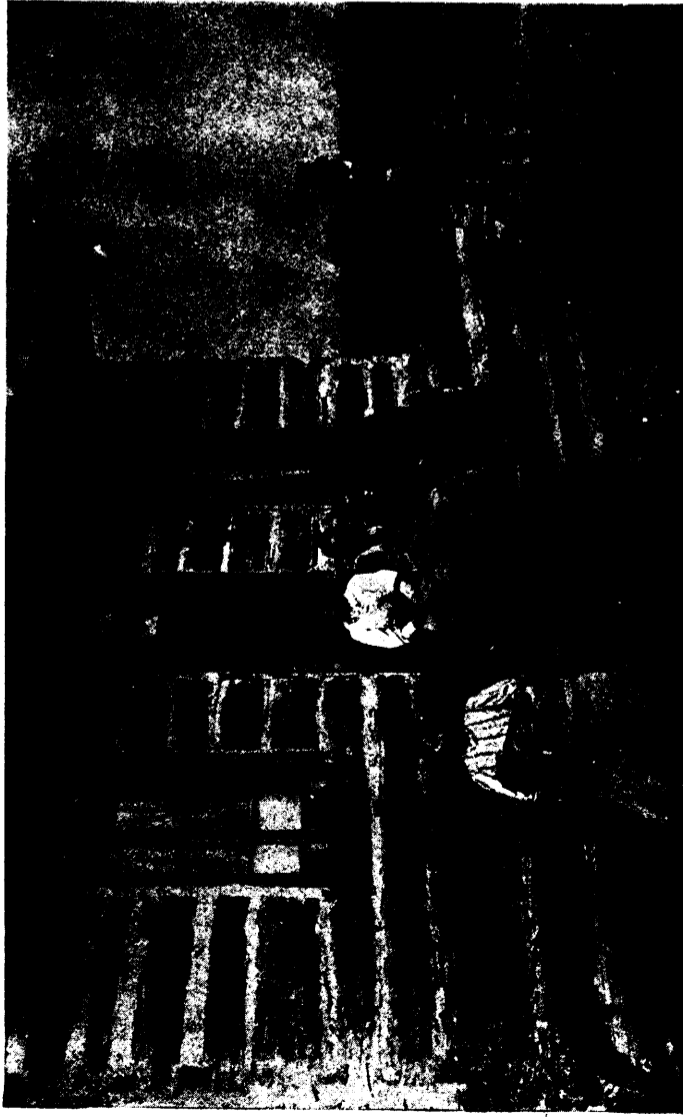
LONGUE-POINTE — VISITE DES ÉTUDIANTS A L'ASILE—Photo Laprés et Lavergne



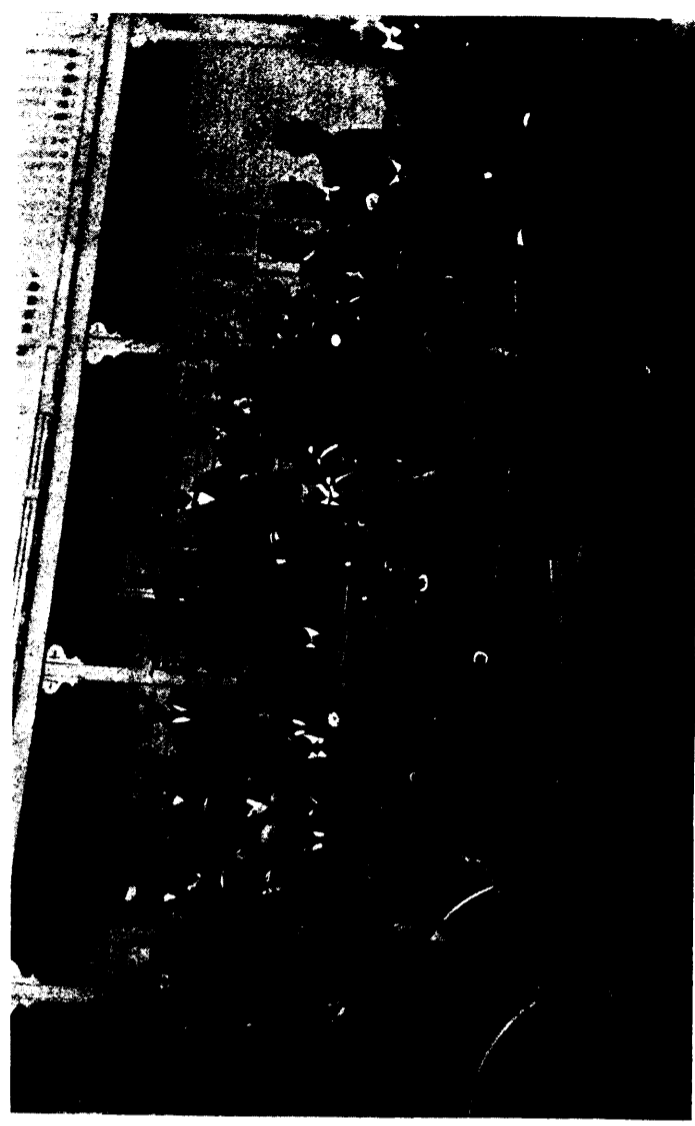
LA CHAPELLE



LES CHUTES, VUES EN AMONT



MAISON DE COLON



DÉPART D'EXCURSIONNISTES DE L'HOTEL NANTEL POUR LE LAC LABELLE

A TRAVERS LE CANADA — REGION DU NORD : VUES PRISES A LABELLE — Photo Laprés et Laveigne



## RÉCITS D'UN VIEUX SOLDAT

Grand-père n'était pas toujours de bonne humeur, quand il nous racontait ses aventures... Il n'en voulait pas à ceux qui l'avaient blessé dans les combats et, cependant, il avait eu sa large part de plaies et de bosses de toute sorte. Le pauvre cher homme était devenu pour nous une espèce de baromètre vivant. Il nous disait :

“ Nous aurons un orage avant ce soir, mon mollet gauche me le dit ; c'est en Espagne qu'il a appris à prédire le temps, grâce à un éclat d'obus qui l'emporta en partie... Pluie demain, au plus tard, j'en suis certain ; mon bras droit l'annonce : coup de sabre prussien... Forte gelée cette nuit : mes pieds, meurtris autrefois sur les chemins glacés de la Russie, ne s'y trompent jamais...”

Et ainsi de suite.

Il disait cela sans colère ou plutôt avec orgueil : il était aussi fier de ses cicatrices que de sa croix d'honneur. “ La guerre c'est la guerre, disait-il ; quand on est soldat et qu'on assiste à une bataille, on doit s'attendre à tout ; on blesse et on se fait blesser, on tue et on se fait tuer... Mais ce que je ne puis me rappeler sans colère, c'est que parfois, surtout en Espagne et en Russie, on a vu un peuple fanatisé par des proclamations mensongères maltraiter les prisonniers, martyriser de pauvres soldats désarmés, à moitié morts de faim et de fatigue.”

La retraite de Moscou était pour lui une mine inépuisable de récits toujours attrayants. Voici encore un épisode entre mille :

“ Nous venions de nous mettre en marche dans l'espoir de rejoindre l'armée qui, à notre avis, ne pouvait être loin.

“ Nous étions une cinquantaine, tous passablement armés, bien décidés à nous défendre bravement en cas d'attaque.

“ Ce n'était plus la grande guerre, mais l'effort suprême d'une poignée de soldats cruellement éprouvés qui cherchaient à échapper à une mort atroce ou à l'exil en Sibérie, plus terrible que la mort.

“ Mon cousin, le caporal et moi, nous faisons de notre mieux pour adoucir les souffrances de ma pauvre cousine qui, s'oubliant elle-même, ne demandait à Dieu d'autre faveur que la conservation de son cher enfant.

“ Tout-à-coup, une bande assez nombreuse de cosaques se montra au loin.

“ Chacun de nous se prépara à faire bravement son devoir.

“ Cette fois-ci, nous savions du moins pour qui et pourquoi nous allions nous battre.

“ En un clin d'œil nous étions formés en carré, le doigt sur la détente de nos fusils, suivant de l'œil les mouvements des ennemis qui arrivaient sur nous, brandissant leurs lances et poussant des cris de joie ou, pour mieux dire, des hurlements de bêtes fauves.

“ Je tournai la tête et cherchai du regard

ma cousine et ma petite filleule. La pauvre mère, agenouillée dans la neige, serrait contre sa poitrine son enfant bien-aimée, pour la conservation de laquelle nous étions tous prêts à sacrifier notre vie, et ses yeux pleins de larmes étaient tournés vers le ciel.

“ Cette vue me fit oublier un instant le danger que je courais et je me disposais à adresser à la brave femme quelques paroles de consolation, lorsque le caporal, qui s'était placé à côté de moi, me dit à l'oreille :

“ —C'est comme si ces démons de cosaques avaient peur de nous ou comme s'ils voulaient tout simplement nous faire admirer l'agilité de leurs petits chevaux.

“ En effet, au lieu de nous attaquer, les ca-

chasse à l'homme, disparurent derrière un massif de sapins.

“ Ils avaient jugé sans doute que nous étions trop nombreux, trop bien armés, trop peu disposés à nous laisser massacrer sans montrer les dents. Il fallait à ces gens des victoires plus faciles et un butin qui ne leur coûtât que la peine de le ramasser. Ils dépouillaient les fugitifs non seulement de leurs armes, mais aussi d'une grande partie de leurs vêtements, les laissant ainsi exposés presque nus au froid mortel qui abattait même les plus forts. Souvent aussi ils les perçaient de leurs lances.

“ A tout moment nous rencontrions de pauvres soldats à moitié morts de froid et de misère, qui cherchaient à nous suivre et qui, voyant l'inutilité de leurs efforts, s'étendaient tristement sur la neige, où la mort ne tardait pas à venir les glacer.

“ Nous pûmes marcher ainsi jusque vers midi. La route que nous suivions était celle par où avaient passé les débris de la grande armée. Il était impossible de s'y tromper, malgré la neige qui tombait sans relâche. Ici, on voyait les restes d'un bivouac ; une place vide remplaçait le feu éteint, et tout autour un triple rang de cadavres nous faisait frémir d'horreur malgré l'habitude que nous commençons à avoir de pareils spectacles.

“ Plus loin, un cheval, tombé en travers du chemin, levait en l'air ses jambes raidies qui sortaient de la neige comme ces piquets plantés par les fossoyeurs pour indiquer l'emplacement d'une tombe.

“ Puis, c'étaient des canons démontés, des affûts brisés, et encore et toujours des cadavres d'hommes et de chevaux !

“ Les rois et les empereurs songent-ils bien à tout cela, lorsqu'ils se déclarent la guerre, c'est-à-dire lorsqu'ils décident d'envoyer à la mort quelques milliers de pauvres soldats ?

“ Dieu sait si jamais je sortirai vivant de ce pays ; mais, quoiqu'il arrive, ce n'est pas moi que l'on surprendra encore à jeter des cris de joie, lorsqu'on nous parlera de nouvelles batailles et qu'on nous promettra d'autres victoires !

“ Je me disais tout cela, lorsque nous atteignîmes le sommet d'une colline, au pied de laquelle s'étendait une grande forêt de sapins.

“ Cette vue nous causa beaucoup de joie. Sous les arbres, dont le branchage touffu et entrelacé formait d'excellents abris, il nous serait facile de nous dérober aux regards investigateurs des cosaques.

“ Il fut donc décidé que nous entrerions dans la forêt pour y prendre un peu de repos et de nourriture, deux choses dont nous avions grandement besoin.

“ Nous nous glissâmes entre les arbres dont les branches les plus basses traînaient à terre, regardant à tout moment derrière nous, pour nous assurer que les cosaques ne nous suivaient pas.

“ Je passai le dernier sous l'arcade verte formée par une épinette renversée. Un coup-



EN UN CLIN D'ŒIL, NOUS ÉTIENS FORMÉS EN CARRÉ. — Dessin de J.-B. Lagacé

valiers se contentaient de poursuivre quelques soldats isolés qu'ils perçaient de leurs lances quand ils parvenaient à les atteindre, ce qui, le plus souvent, n'était pas très difficile, car la neige amoncelée dans les chemins creux empêchait les pauvres fuyards de courir bien loin.

“ —Nous sommes encore trop forts, dit un grenadier, et ces barbares ont peur de nos fusils. Partons.

“ —Je le veux, répondis-je, mais à condition que nous marchions bien ensemble, fermement décidés à former le carré à la première alerte et à nous défendre jusqu'à la mort.

“ Nous nous remîmes en route, prêts à repousser toute attaque.

“ Les cosaques, tout en continuant leur

d'œil sur l'immense plaine enneigée me prouva que nous avions pour le moment échappé à nos cruels ennemis. Je constatai même avec une satisfaction égoïste que les fuyards, qui se traînaient péniblement sur les traces de l'armée française, ne songeaient pas à venir nous rejoindre dans notre retraite.

—Tant mieux ! me dis-je ; il nous reste quelques provisions et nous n'avons nulle envie de les partager avec qui que soit.

—L'extrême misère rend souvent cruel et chasse du cœur tout sentiment de pitié.

—Nous voilà réunis autour d'un grand feu. Ma cousine et son enfant ont la meilleure place : il s'en trouve parmi nos compagnons qui ne voient pas d'un œil les légers avantages dont nous voulons faire jouir cette courageuse femme, mais mon cousin, le caporal et moi, nous nous montrons si bien décidés à la défendre, que les mécontents se taisent.

—Le feu autour duquel nous nous pressions et que mes camarades alimentaient à l'aide d'énormes brassées de bois vert, finit par m'inquiéter. L'épaisse colonne de fumée qu'il produisait pouvait nous trahir. Je fis des observations à ce sujet, mais inutilement : il s'agissait avant tout de se chauffer.

—Nous étions une trentaine d'hommes assez bien armés et pas trop mal vêtus. Mais il eût été impossible de dire à quels régiments nous appartenions. On s'était habillé comme on avait pu, aux dépens des morts. Pour ne parler que de moi-même, je dirai que je portais un uniforme emprunté à cinq corps différents. J'avais toujours mon fusil ramassé au bord de la Bérésina, mais j'avais jeté mon sabre de cavalerie pour prendre à la place une épée d'officier d'infanterie. C'était plus léger et plus facile à manier.

—Bref, nous étions assez forts et assez courageux pour essayer de rejoindre l'armée, qui, nous le supposions du moins, ne pouvait être loin.

—Pour cela, il fallait soutenir nos forces ; et, je pus le constater, plus d'un parmi nous mangea à ce bivouac sous les arbres le restant de ses provisions. Nous devons donc à tout prix trouver quelques vivres avant de continuer le voyage.

—J'en parlai aux camarades, qui furent tous de mon avis.

—Il fut décidé qu'une dizaine d'hommes, désignés par le sort, iraient à la maraude, pendant que les autres entretiendraient le feu et garderaient notre petit camp.

—On me choisit pour prendre le commandement de l'expédition.

JEAN DES ERABLES.

## MONOLOGUE

### MON PREMIER BAL

J'ai eu dix-huit ans hier...

J'ai fait mon entrée dans le monde...

Mon premier bal !

Que de fois j'y avais rêvé !!

Maintenant (*elle soupire et lève les yeux au ciel*), je ne rêve plus... c'est souvenir plutôt triste...

Dès neuf heures, j'attendais tout parée, dans ma robe de bengaline blanche, jolie, —oh ! jolie à ravir— (*d'un air mutin*), la robe, pas moi.

Nous partons.

Ma griserie commence ; ne riez pas, avant d'entrer dans les salons.

Cette longue file de voitures qui s'engouffrent sous le portail gigantesque, ces portières fermées avec fracas, ces froufrous de soie, ces saffes claires, chatoyantes, tout cela m'éblouissait dès le vestibule.

L'escalier, brillamment illuminé, est tout en-

guirlandé de verdure ; les ouvertures des portes sont garnies de plantes. Les fleurs aux vives couleurs, les plafonds doucement éclairés par l'électricité, les lustres, les nombreuses appliques donnent à l'ensemble une note des plus gaies. Je me sens timide à l'excès.

Le bal commence.

A peine suis-je installée, et un grand jeune homme, à l'air fort distingué, se fait présenter et m'invite à danser.

Tout en polkant, il me fait admirer le coup d'œil splendide des salons.

—Je ne vous ai pas encore vue dans le monde, mademoiselle.

—Non, monsieur, c'est mon premier bal, qui, je le souhaite, sera suivi de beaucoup d'autres.

—Vous êtes vraiment ravissante, mademoiselle ; ne rougissez pas : il est impossible de vous voir sans être charmé.

—Oh ! monsieur...

—Vous avez tout à fait quitté le couvent ?

—Oui, monsieur.

—Vous avez un frère ?

—Non, monsieur.

—Quel regret ! je serais devenu son ami ; je vous aurais vue plus souvent !

—Etes-vous musicienne ?

—Oui, monsieur.

—Vous chantez, je suis sûr, très bien.

—Non, monsieur.

—C'est par modestie, que vous me répondez ainsi, mais votre voix est tellement harmonieuse que vous devez chanter à ravir.

La polka finit. (*Il salue*).

—Mademoiselle ?

—Monsieur... (*Elle s'incline*).

Me voici près de ma mère, un peu étourdie...

—Eh bien fillette, es-tu heureuse ?

—Que te disait donc ton danseur ; il paraissait très sérieux...

—Une valse, mademoiselle, dit en s'inclinant un joli brun...

—Monsieur...

—Vous valsez à ravir, mademoiselle. Il y a longtemps que vous allez dans le monde ? je n'ai pas encore eu le bonheur de vous y rencontrer ?

—C'est mon premier bal, monsieur.

—Vous avez une aisance si parfaite, mademoiselle que je ne pouvais m'en douter... Vous aimez beaucoup la danse ?

—Oui, monsieur.

—Vous êtes musicienne ? Vous chantez, j'en suis certain, et très bien ; votre voix est pure comme le cristal.

—Je ne chante pas, monsieur.

—Je voudrais vous croire, mademoiselle ; c'est votre modestie qui parle pour vous. Etes-vous allée au Salon ?

—Oui, monsieur

—Il y a de bien jolies toiles, j'y ai admiré de ravissants paysages.

—Etes-vous amateur ?

—Oui, monsieur (*d'un air timide*), je crayonne moi-même un peu.

—Vous êtes artiste, vous voulez dire : cela se devine.

(La valse finit.) (*Il salue*).

—Mademoiselle... (*Elle s'incline*).

—Monsieur...

—Tu n'es pas fatiguée, ma chérie ?

—Oh ! non, bonne petite mère : je suis bien, bien heureuse !

(Une mazurka).

—Mademoiselle !...

Me voici entraînée aux bras d'un brillant officier.

Le bal est merveilleux, les salons sont superbement ornés de fleurs, de femmes ravissantes.

—Vous devez vous amuser beaucoup, mademoiselle ; je vous vois constamment danser ?

—Oui, monsieur, beaucoup.

—Je ne vous avais pas encore vue chez la vicomtesse, il me semble ; est-ce la première fois ?

—Oui, monsieur. C'est même mon premier bal.

—Je suis heureux, mademoiselle, d'être votre cavalier à votre entrée dans le monde j'en garderai un excellent souvenir.

—Monsieur...

—Cette jeune fille brune avec qui vous causiez est votre amie ?

—Oui, monsieur.

—J'ai eu l'honneur de danser avec elle ; elle est ravissante.

—C'est avest mon premier bal également, monsieur. (*Il salue*).

—Mademoiselle... (*Elle s'incline*).

—Monsieur.

—Ne danse plus, Madeleine, me dit maman, tu as un peu chaud. Si tu le veux, nous irons toutes quatre dans le salon de verdure ; il est un peu isolé, on ne vous invitera pas. Elle sourit à Blanche, une amie, en disant cela.

Un bijou de salon oriental, une grande glace sans tain, entièrement cachée par un massif de verdure, sépare ce nid de repos des autres salons.

Blanche et moi, nous nous blottissons dans le massif.

Nos mamans, confortablement installées sur un divan, causent de nous, bien certainement ; elles sourient tendrement en nous regardant.

—Voici, dit Blanche, les trois jeunes gens avec qui nous avons dansé font le tour des salons, ils cherchent... Ils croient que nous sommes parties.

—Non, mon amie, vois plutôt...

—Oh ! chut... tais-toi !... Ils ne nous savent pas là. Ils viennent s'asseoir de l'autre côté du massif... Pas de bruit... Ecoutez.

C'était très mal, j'en conviens... Mais voici ce que nous entendimes...

—Elles sont gentilles toutes deux !

—Oui... oui, réplique le brun, d'un petit ton persifleur. Mais... pas fines, oh non !

—Toi, ajoute le blond, tu t'imagines que ces demoiselles vont te raconter des histoires ; tu es amusant au possible ! Des jeunes filles qui vont dans le monde pour la première fois, c'est toujours un peu gauche.

—Oh ! répond le brillant officier, ça dépend.

—Mon avis est que ces deux-là sont bêtes...

—Une jeune fille peut bien causer sans vous raconter des histoires ; tu es drôle.

—Je maintiens, dit le premier, qu'elles sont gentilles, et, pour être d'accord avec vous, j'ajouterai bêtêtes.

Il mime : (*D'une voix flûtée avec gestes enfantins*).

—Oui, monsieur ! Non, monsieur ! Oh ! monsieur ! C'était si comique, la façon dont il disait ces trois monsieur, l'intonation était si vraie que, malgré toute notre réserve, notre rire étouffé nous trahit.

Se voyant découverts, comme bien vous pensez, ils sont partis, d'un air conquérant, mais non sans essayer de nous reconnaître. Elle soupire navrée :

—Et voici l'impression de mon premier bal. J'étais toute triste... je n'ai plus voulu danser...

Cette nuit j'ai songé...

—Que veulent-ils donc, ces messieurs ? et comment voudraient-ils que je réponde.

Blanche et moi avons, ce matin, tout raconté à nos mères ; elles ont souri, nous ont embrassées, en nous disant :

—Il vaut mieux, mes chéries, que ces messieurs aient de vous cette opinion ; elle changera, un jour, quand vous serez leurs femmes.

C'est égal, j'aurais préféré ne pas les entendre... j'étais si heureuse... avant !!!

GORET DE VEYRASSAT.

## MA NACELLE

Vogue paisiblement, ô charmante nacelle,  
Sur les flots azurés qui mirent le ciel bleu,  
Dans ta course rapide admirablement belle  
Vogue, vogue toujours sous le regard de Dieu.  
Sur l'immense horizon pas un sombre nuage,  
Un grand calme s'est fait, tout est mystérieux,  
Mais je crains ce repos précurseur de l'orage,  
Et ce chant de la mer qui monte vers les cieux.  
Mais si le vent gonflait les longs plis de ma voile,  
Si le flot écumeux mugissait menaçant,  
Rafferme, je dirais contemplant mon Etoile :  
Marie, à mon secours, sauve ton frère enfant.

ZÉPHIR.

Montréal, mai 1895.

## POUR LES DAMES

Le satin duchesse aura les honneurs de la saison ; c'est avec lui que l'on crée tous les petits vêtements que le temps, avec ses intermittences de froid et de chaud, oblige à porter. Mais on ne peut s'en plaindre, car ils sont un motif de plus de satisfaire nos goûts pour tout ce qui est joli et seyant ! Entre l'étoffe et la doublure, on pose une mousseline raide dessinant bien les ondulations. Chaque pli reçoit un motif de jais, ouvragé et fin. Le tour du cou en même satin forme ruche sur laquelle on place derrière un nœud papillon à grandes coques, ce qui lui donne un cachet de haute nouveauté.

Que dire des ombrelles, si ce n'est qu'elles sont plus jolies, plus élégantes, plus luxueuses que celles de l'année dernière. On ne sait vraiment où le luxe s'arrêtera car, pour les habiller, rien n'est trop beau, ni trop riche. Les unes en noire sont garnies de guipure ancienne aux longues pointes s'élevant jusqu'à mi-hauteur. D'autres, entourées de volants en mousseline de soie, sont d'un vaporeux extrême. Il s'en fait en crépon plissé coupé d'entre-deux, tout s'ont des flots de ruban au bout, ainsi qu'à la poignée. Les manches sont en bois verni de la couleur de l'ombrelle, bleu, blanc, rose ou mauve. On s'extasie avec raison sur la fraîcheur, la grâce de ces délicieuses fantaisies qui sont le résumé du goût parisien le plus pur.

Pour répondre à une question qui semble préoccuper beaucoup nos lectrices, nous dirons qu'il n'existe pas de toilette spéciale pour assister à une première communion, à une messe de mariage ou à un baptême. Les toilettes que l'on porte en ces différentes circonstances sont des toilettes de ville qui comportent en un mot tous les degrés d'élégance que l'on désire, ou que l'on peut donner, suivant sa position et sa fortune. Mais jamais cette toilette ne doit se faire en teintes claires ; ce serait pécher contre le goût et manquer à toutes les traditions d'élégance que de porter une robe de soie de couleur claire ornée de dentelle blanche. Pour assister à une première communion ou à un mariage, ces sortes de robes, qui ne peuvent s'associer à un chapeau et à un vêtement, sont réservées pour les réunions du soir ; elles sont faites pour les salons et la lumière.

Il est donc entendu que, pour les différentes circonstances que nous venons de mentionner, les toilettes devront être de teinte sombre ou tout au moins moyenne. Baptême, première communion, distribution de prix comportent une simplicité qui ne manque pas d'élégance comme façon et garniture. La messe de mariage seule permet un certain luxe, sans que rien dénote pourtant l'intention de se faire remarquer. Il y a en cela à observer une juste limite, c'est une affaire de tact, de savoir vivre, et non de dépense et de goût. La véritable élégance a pour but d'éviter les dissonances et l'excès en trop ou en trop peu. Aussi,

malgré les apparences, rien n'est moins frivole que la toilette, c'est elle qui peint le caractère de la femme, qui montre son ordre, son adresse comme sa prodigalité ou sa parcimonie. C'est un livre dans lequel on peut lire ce qui concerne son esprit, sa raison ou son défaut de jugement, d'idées, sa prétention à paraître, à éclipser les autres femmes, ou la modestie qui la porte à s'effacer et à se faire oublier.

## PROPOS DU DOCTEUR

## COMMENT IL FAUT MANGER.

L'homme éprouve la sensation de la faim, donc il doit manger. Il éprouve la sensation de la soif, donc il doit boire.

Mais quelle quantité d'aliments ou de boissons doit-il prendre ? Combien de fois par jour doit-il manger et boire ? Que doit-il faire après ses repas pour que la digestion se fasse à merveille et qu'il profite ainsi de la nourriture qu'il a prise ? Autant de questions auxquelles nous allons répondre en quelques mots.

Il est impossible de fixer pour tout le monde et d'une manière absolue la quantité d'aliments qu'il faut prendre. Telle personne doit manger beaucoup pour se bien porter ; telle autre doit manger très peu. Il est impossible aussi de fixer le nombre de repas, car ce nombre doit être subordonné à l'âge de l'individu et à sa faim. Mais il est des règles générales que l'on doit toujours suivre.

Ainsi, il ne faut manger ni boire que lorsqu'on a faim ou soif, car alors seulement on a besoin de nouveaux matériaux pour réparer les pertes qu'a faites l'organisme. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des personnes en bonne santé : car les personnes malades doivent suivre évidemment un régime alimentaire autre que celui que nous indiquons.

On ne doit jamais se mettre à table tant que le repas précédent n'est pas complètement digéré. On évite ainsi non seulement une indigestion probable, mais encore toutes les nombreuses maladies de l'estomac qui ne tardent pas à se déclarer lorsqu'on le malmène ou lorsqu'on lui donne trop de travail.

Il est de la plus haute importance de régler ses heures de repas. Si on peut tous les jours manger à heure fixe, à une minute près, on s'en trouve à merveille, car on mange mieux, et l'estomac, habitué à fonctionner à la même heure, digère beaucoup plus facilement quand il n'est pas dérangé de ses habitudes. Tout le monde a pu remarquer que lorsque l'heure habituelle du repas a sonné, l'estomac réclame de la nourriture, et on sent la faim. Si, pour une raison ou pour une autre, on est obligé d'attendre pendant un temps assez long, l'estomac ne réclame plus rien, on n'a plus faim, et si l'on mange, c'est par force. Dans ces conditions, le repas ne peut pas être utile à la santé.

Il ne faut pas reprendre trop vite après avoir mangé, un travail intellectuel ou un exercice violent. Cela peut interrompre le travail de la digestion et rendre plus ou moins malade. Il serait, au contraire, très utile de se reposer ou mieux de faire une petite promenade de près d'une heure.

Il faut éviter aussi autant que possible les préoccupations de l'esprit, les émotions un peu vives. Il est beaucoup de personnes, en effet, qui ne peuvent pas conserver les aliments qu'elles ont pris si elles se trouvent assez fortement émotionnées au milieu de leur digestion. Elles ressentent soudainement comme une espèce de resserrement dans l'estomac, la digestion s'arrête et les aliments sont rejetés.

Les personnes très jeunes doivent faire quatre

repas, le matin, à midi, à quatre heures et à sept heures. A l'âge adulte, et surtout quand on est homme fait, trois repas sont plus que suffisants, et encore le premier, celui du matin, doit être très léger, à moins qu'on n'ait à faire un travail très pénible. Quand les cheveux blanchissent, deux repas seulement sont nécessaires. Les personnes un peu âgées devraient toujours se contenter le soir d'un potage et d'un œuf ou d'un poisson.

D'une manière générale, pour les vieux comme pour les hommes faits, le repas de midi peut être très abondant parce que l'exercice qu'on fait toujours après en facilite la digestion : mais le repas du soir doit être très frugal. On dort ainsi beaucoup mieux, et le matin on se lève plein de santé. Tout le monde a pu remarquer que, pendant la nuit qui suivait un trop bon dîner, le sommeil était pénible, agité, et que le matin on se réveillait avec la bouche mauvaise, des nausées, etc. Donc, si on peut bien manger à midi, il est nécessaire de manger beaucoup moins le soir.

Quant à la boisson, on peut boire du vin, de la bière ou du cidre, selon les goûts. L'important est de ne pas avaler une trop grande quantité de liquide à la fois. Le vin doit toujours être étendu d'eau au moins par moitié. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on peut boire du vin pur modérément.

Le corps humain étant composé de matériaux très différents, il faut le nourrir avec un grand nombre de principes alimentaires ; on doit donc prendre des aliments dans le règne végétal et dans le règne animal ; on doit manger de la viande et des végétaux et varier les uns et les autres autant que possible.

La nature donne à l'homme les aliments dans l'état le plus simple. Pour en tirer le plus de profit, il ne faut pas trop s'éloigner de la nature. Ainsi un morceau de bœuf rôti tout simplement devant le feu conserve toutes ses qualités nutritives et se digère bien mieux que lorsqu'on lui a fait subir les plus savantes préparations.

Toutes les sauces stimulent bien l'appétit, mais elles fatiguent et tourmentent l'estomac, il faut les éviter autant que faire se peut.

Nous terminerons donc en disant avec Tottelle : La simplicité et la tempérance sont des sources abondantes de santé et de vie, sans lesquelles on ne peut espérer la longue constitution ni de l'une ni de l'autre.

Dr H. VIGOUROUX.

## POT DE PENSÉES

Le vieux Bismarck vient d'avoir un coup de sang. Ce n'est certainement pas de bon sens.

La chaleur est, dit-on, étouffante à Cuba, Alors l'insurrection sera vite étouffée.

Pour guérir un peuple de l'envie d'avoir un maître, il n'est rien de meilleur qu'un tyran. C'est un remède souverain.

C'est drôle : on appelle la nuit la reine des ténèbres. Cependant, elle règne dès qu'elle est tombée.

Les paysans ne veulent pas de mal aux nuages. Cependant, certains jours d'été, ils les verraient crever avec plaisir.

Guillaume d'Allemagne vient de se commander un sceptre massif : Il aura beau être en or, ce ne sera jamais qu'un bâton de sire.

L'Ami des salons de Mlle L. Nitouche continue toujours à être le favori du public lecteur. Sa vente, au lieu de diminuer, ne fait qu'augmenter chaque jour. Prix : 10c. G. A. & W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

**HOROSCOPE.**—Bon cœur, caractère, excellent, aimant l'instruction et faisant honneur à leurs affaires, tels sont au moral ceux qui naissent dans le mois de juin. Leur taille est petite et ils sont enclins à la maladie, surtout aux affections de poitrine, auxquelles ils succombent avant leur quarantième année.

**Température du mois de juin.**—Du 1er au 7, la température est variable avec fréquentes averse;—du 7 au 15, temps changeant d'une journée à l'autre, mais pas encore de journées chaudes;—du 15 au 22, le vent du sud nous apportera de la pluie durant les premiers jours;—du 22 à la fin du mois, nous aurons les premières journées chaudes de la saison.

—*The Galley Slave* tient l'affiche toute cette semaine au Théâtre Royal, en soirée et en matinée. Cette pièce est la plus populaire des drames composés par feu Bartley Campbell. Elle est remplie de situations émouvantes et de péripéties tour à tour gaies et tristes, est jouée par une troupe de tout premier ordre, où nous relevons les noms de Miss Laura Addison Clift, Miss Laduski, Miron Leflingwell, Carroll Dely, W. Allen et J. A. Wheelock.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

De la chair des mortels nos cinq bouches sont [pleines,  
Et nous en jouissons en hiver à souhait :  
Si nous perdons un frère, alors chacun nous [hait,  
Nous jetant en un coin au rang des choses [vaines :  
Dociles nous faisons par ordres des mains  
Presque tout ce qu'ils font avec leurs propres [mains.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 577

Charade.—Le mot est : Préface.  
Problème.—Adélard, 30 ans ; Charles, 48 ans.

ONT DEVINE :

J. E. Rouillard, Mlle Clémentine Germain, Arthur Pouliot, Mlle F. N. Vanasse, Montréal ; Félix Robidoux, Lawrence, Mas. ; Gustave Demers, Lac Noir ; Mlle Marie-Louise Murray, East Sherbrooke ; Mlle Isabelle Française, Rivière Ouelle ; Hector Dalpé, Manchester ; Duncan McMillan, Rigand ; Mlles Ada et Léa, Thetford Mines ; Joseph Faille, Laprairie ; Ernest Leroux, L. A. Dumesnil, Côteau Landing ; Arthur Côté, St-Pascal ; Aimé Richer, St-Hyacinthe ; Rose-Rose, Contrecoeur.

LES DEUX JEANNE.

Dans le numéro 17, de *La Bonne Littérature Française*, les éditeurs de cette excellente publication viennent de publier un nouveau chef-d'œuvre de la plume de Pierre Maël, intitulé *Les Deux Jeanne* ou le Solitaire du Grand-Bouf. Quand on a lu "Follement Aimée" et "Souffrance et Bonheur," par le même auteur, il vous reste un désir de voir les autres ouvrages de la même main, certain d'avance du plaisir qu'on aura à les lire. Cet espoir n'est pas déçu dans "Les Deux Jeanne." Au contraire, c'est un des plus jolis romans moderne qu'on pourra désirer. Dans ce récit l'héroïne, riche et belle, est présentée dès le premier chapitre d'une manière qui attire toute la sympathie des lecteurs. Le solitaire l'apparçoit, et s'en est fait de leur tranquillité, ils s'aiment. Nous ne raconterons pas ici la ruine et la mort du père de la jeune fille, le courage de l'orpheline, l'amour sans borne du héros, il suffira de dire que cela est fait d'une manière exquise, le tout entremêlé de scènes de la vie réelle, de descriptions maritimes, d'actes d'héroïsme qui font du livre quelque chose que l'on lit dix fois avec un plaisir toujours nouveau. Messieurs Leprohon et Leprohon, les éditeurs de "La Bonne Littérature Française," 25 rue St-Gabriel, se feront un plaisir d'envoyer ce livre à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 centimes en argent ou timbres-poste. Agent pour Québec : J. A. LÉGARÉ, 386½, rue St. Joseph, St. Roch.



Mrs. May Johnson.

Les Pilules d'AYER

"Je voudrais pouvoir ajouter mon témoignage à celui de tant d'autres qui ont fait usage des Pilules d'Ayer, et dire que j'en prends depuis plusieurs années et que j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats.

Pour l'Estomac

et pour les maladies du foie ainsi que pour la guérison des migraines causées par ces dérangements, les Pilules d'Ayer sont sans égal. Quand mes amis me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac,

du Foie et des Intestins

je leur réponds invariablement: "les Pilules d'Ayer." Prises à temps elles arrêteront un rhume, empêcheront la grippe, couperont la fièvre et régleront les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre et

Sont les Meilleures

médecines de famille que j'ais jamais connues."—MRS. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

LES PILULES d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer pour le Sang.

La Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS POUR CENT (3 p.c.) a été déclaré pour le semestre courant sur le Capital Payé de cette Institution, équivalant à six pour cent (6 p.c.) par an et que le même sera payable au Bureau Principal où à ses Succursales, SAMEDI, le 1er JUIN prochain.

Les Livres de transfert seront fermés du 17 au 31 Mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires se tiendra au Bureau Principal, MARDI, le DIX-HUITIEME jour de JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du Bureau de Direction,  
W. WEIR, Président.  
Montréal, 23 avril, 1895.

LA Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 59

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI le PREMIER JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du dix-sept au trente-et-un mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 19 juin prochain, à 1 heure p.m.

Par ordre du Bureau de Direction,  
TANCREDE BIENVENU,  
Asst. Gérant.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epaissement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Lapré & Lavigne  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE St DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC, ETC.  
TELEPHONE 7283

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON  
LEOTY  
8, Place de la Madeleine, PARIS  
Les Célèbres  
Corsets  
LEOTY  
Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.  
On peut se les procurer directement à Paris.  
Les Dames sont priées d'écrire à M<sup>me</sup> LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE  
PRÉPARÉ PAR  
M<sup>r</sup> CHEVRIER  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain  
CONTRE :  
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.  
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD

MONTREAL

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 18 Mai 1895

43,426

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques MONTREAL





Paul Rivat la reconnut.—Page 32 col. 2.

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

## LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Mais reprit le bedeau si c'est pour un service, soit baptême, soit mariage, l'absence de M. le premier vicaire ne saurait y apporter aucun retard. . . Veuillez m'apprendre ce dont il s'agit, et j'en prendrai note.

—Nous voudrions faire dire une messe.

—Le jour ? l'heure ?

—Toute de suite.

—Très bien madame. . . Je vais prévenir M. le second vicaire, car

M. le curé lui-même n'est point à la cure. . . il visite les ambulances du onzième arrondissement. Veuillez m'accompagner à la sacristie.

Ils suivirent le bedeau et quelques instants après ils se trouvaient en présence du second vicaire.

—Monsieur l'abbé, lui dit Jeanne, je désirerais une messe pour mon mari que voilà, qui va se rendre aux avant-postes et se battre. . .

—Je suis entièrement à votre disposition, mes chers enfants, répondit le jeune prêtre.

—Pourriez-vous dire cette messe à la chapelle de la Vierge, où nous avons été mariés par M. l'abbé d'Areynes ?



— Parfaitement.

— C'est que nous ne sommes pas riches, monsieur l'abbé. . . . murmura maman Véronique.

— Qu'importe cela ? l'église ne vous demandera rien, madame, absolument rien. . . . Nous avons à la paroisse Saint-Ambroise un service de messes gratuites pour ceux dont les ressources sont modestes. . . . Ce service a été institué par notre premier vicaire, l'abbé d'Areynes. . . . Veuillez vous rendre à la chapelle de la Vierge. . . . Je vous y rejoindrai dans quelques minutes. . . .

Paul, sa femme et Véronique quittèrent la sacristie pour gagner la chapelle désignée par Jeanne.

Au bout d'un instant très court le prêtre montait à l'autel accompagné d'un enfant de chœur.

La messe commença.

A ce moment une femme voilée, qui devait être jeune mais dont la démarche était lourde et pénible, vint s'agenouiller dans la chapelle.

Paul Rivat l'aperçut et la regarda avec curiosité.

Il lui semblait bien qu'il ne la voyait pas en ce moment pour la première fois.

La messe terminée la femme voilée se leva et se dirigea vers un endroit un peu sombre de l'église où une femme à cheveux blancs veillait, assise auprès d'un porte-cierges.

Elle lui dit quelques mots à demi-voix.

La vieille femme répondit de même, prit un petit cierge dans une corbeille, et après l'avoir allumé le plaça à côté de ceux qui se trouvaient déjà sur le porte-cierges et brûlaient lentement.

Paul Rivat, Jeanne et Véronique remercièrent l'ecclésiastique qui venait d'officier et se dirigèrent du côté de la vieille femme à cheveux blancs.

La femme voilée se retirait.

Jeanne s'adressa à la gardienne du porte-cierges.

— Je voudrais faire brûler un cierge, madame. . . . lui dit-elle.

— Bien, madame.

— Combien est-ce ?

— Mais ce n'est rien, madame. . . .

— Comment, rien ?

— Absolument, rien. . . . Le premier vicaire, M. l'abbé d'Areynes, a fait don à la paroisse d'une somme suffisante pour que ses paroissiens, qui ne sont pas riches, puissent faire brûler ici un cierge sans payer.

La gardienne alluma le cierge et le plaça à côté de celui de la femme voilée.

Nos trois personnages s'inclinèrent devant le maître-autel, et prirent le chemin de la sortie de l'église.

Jeanne semblait moins triste. Son visage s'était éclairé.

Paul, lui aussi, se sentait comme réconforté, plus confiant.

— Je crois tout de même que tu as bien fait de nous amener ici, ma chère petite femme, dit-il en pressant la main de Jeanne, ça vous donne du cœur au ventre de penser qu'il y a là-haut un bon Dieu, et que si on reçoit une balle dans la tête en se battant pour son pays, quelque chose de nous monte vers lui, et qu'on peut aimer encore de loin ceux qui restent. . . .

La femme voilée s'était arrêtée un instant près de la porte de l'église.

Elle regardait Paul Rivat avec attention.

Comme il allait passer devant elle avec Jeanne, elle l'arrêta.

— Pardon, monsieur. . . . murmura-t-elle en faisant un pas vers lui.

Paul cessa de marcher, ainsi que sa femme et Véronique.

— Madame, demanda-t-il un peu surpris, ne vous trompez-vous pas ?

— Non, monsieur. . . . vous êtes bien du 57<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale ?

— Oui, madame.

— Feriez-vous partie de la compagnie de M. Gilbert Rollin ?

— Oui, madame, parfaitement. . . . monsieur Gilbert est mon capitaine. . . .

— Et vous allez partir avec lui pour les avant-postes ? reprit la femme voilée, la gorge pleine de sanglots qu'elle s'efforçait de comprimer.

— Je partirai avec lui, oui, madame. . . .

— Alors, vous allez vous battre aussi. . . .

— Et de mon mieux !. . . . il faut bien faire son devoir et tenter un dernier effort pour délivrer Paris.

Les sanglots longtemps contenus de la femme voilée éclatèrent et des torrents de larmes ruisselèrent de ses yeux.

— Ah ! monsieur, monsieur, bégaya-t-elle d'une voix brisée, où l'épouvante sonnait comme un glas, je ne sais ce que le sort réserve à votre capitaine, au milieu de cette abominable guerre, mais il peut être tué, car lui aussi il fera courageusement son devoir. Si Dieu vous protège, vous, si vous sortez sain et sauf des combats prochains et inévitables, et s'il était arrivé malheur à M. Rollin. . . . voulez-vous me promettre que vous viendriez m'avertir ?

— Ce que je vous demande, monsieur, ce que je vous demande à mains jointes, je n'ai osé jusqu'ici le demander à aucun garde national ; j'avais peur qu'on raille mes craintes et qu'on rie de mes larmes ! Si je me suis adressée à vous c'est qu'en vous voyant prier tout à l'heure je me suis dit que vous étiez croyant, que vous deviez être bon, charitable, que je ne risquais pas de vous voir accueillir ma prière par des railleries. . . . que vous ne me refuseriez point, que vous auriez pitié d'une pauvre femme au désespoir, que rendent folle les plus sinistres présentiments ! Aussi je n'ai pas hésité !. . . . J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur ? Vous accueillerez ma requête ? . . . Si M. Rollin était tué ou blessé, vous viendriez m'apprendre la triste nouvelle. Jurez-moi que vous viendriez. . . . jurez-le moi devant Dieu.

En prononçant ces derniers mots, la pauvre femme avait soulevé le voile qui l'étouffait, et son visage dont les lignes restaient admirables, quoiqu'il fût pâli et émacié par les privations, apparut aux yeux de ceux qu'elle avait arrêtés au passage.

Paul Rivat la reconnut.

Il avait eu plusieurs fois l'occasion de la voir au bras de son capitaine.

— Mme Rollin !. . . . fit-il en la saluant avec respect, puis il ajouta vivement, dans l'espoir de la consoler, de la ranimer : Il ne faut pas croire au malheur, madame !. . . . Les présentiments ne signifient absolument rien, je le disais tout à l'heure encore à ma femme. . . . Nous partons, mais nous rentrerons chez nous sans une égratignure, vous verrez ! Sans compter qu'on ne se battra peut-être pas, et puis. . . . et puis, encore autre chose. . . . Ma femme, ma chère Jeanne que voilà, a fait dire une messe. . . . j'ai prié pour tous les camarades de la compagnie, et je me figure que ça doit nous préserver des balles allemandes. . . .

— Moi aussi, fit Henriette, j'ai prié pour vous tous. . . .

— Eh bien ! ça nous portera bonheur. . . .

— Oui, madame, j'ai bonne espérance. . . . dit Jeanne d'une voix presque joyeuse, j'ai mis toute ma confiance en Dieu, Dieu aura pitié de nous et nous conservera ceux qui nous sont chers ! il me gardera mon mari !. . . . il ne voudra pas que mon enfant n'ait plus de père quand il entrera dans la vie !. . . .

Et la cousine de l'abbé d'Areynes ne pouvait retenir ses larmes.

Paul intervint.

— Ne pensons plus à ces choses tristes, madame. . . . dit-il, ça met du noir dans l'âme et nous avons tous besoin de courage, les femmes aussi bien que les hommes. . . . S'il arrivait malheur à mon capitaine, et s'il ne m'en arrivait pas autant, bien entendu, je vous promets d'aller vous l'apprendre. . . . C'est une commission rudement pénible dont vous me chargez là. Mais, enfin, je vous jure que je la ferais !. . . .

— Merci, monsieur, merci du fond du cœur !

Et Henriette tendit la main au garde national.

Paul Rivat prit cette main glacée, et c'est à peine s'il osa la serrer du bout des doigts.

— Que Dieu vous garde ! reprit la jeune femme. Mais, je vous en prie, ne dites pas à monsieur Rollin que vous m'avez vue et que je vous ai parlé. . . . à l'église surtout. . . .

— Je ne dirai rien. . . .

— Mais, madame, fit observer Jeanne, si vous étiez à l'église c'était afin d'y prier pour monsieur Rollin.

Henriette poussa un soupir.

— Que voulez-vous, murmura-t-elle tristement ensuite, mon mari n'aime pas l'église. . . .

Elle sortit en étouffant les sanglots qui brisaient sa poitrine, fit de la main un signe d'adieu à Paul Rivat et aux deux femmes et s'éloigna d'un pas hésitant.

— Pauvre dame ! dit Paul en la regardant s'éloigner, elle ne doit pas être heureuse !. . . .

Puis, suivi de sa femme et de leur voisine, il se mit en marche pour rejoindre sa compagnie.

Il était temps qu'il arrivât.

Un ordre du gouverneur de Paris, apporté par estafette, enjoignait au 57<sup>e</sup> bataillon de se diriger en toute hâte vers Saint-Cloud.

Le village de Boulogne-sur-Seine devait lui servir de point de ralliement.

Après avoir embrassé Jeanne et maman Véronique, Paul reprit son fusil et entra dans le rang.

Quelques instants plus tard le bataillon s'ébranlait en colonne serrée et marchait vers Boulogne-sur-Seine, laissant derrière lui bien des cœurs brisés, bien des visages baignés de larmes.

cette journée, si grand que soit leur intérêt, feraient longueur dans notre récit.

Nous nous bornerons donc au strict nécessaire et nous résumerons en un très petit nombre de lignes les faits principaux qui ne sauraient être passés sous silence.

Dès sept heures du matin la bataille était engagée.

Cette fois, au lieu d'annoncer—(comme on avait eu le tort immense de le faire pour différentes sorties)—de quel côté devait être dirigé l'effort, on avait pris toutes les précautions dictées par la prudence.

Afin de mieux empêcher les Allemands de soupçonner le plan conçu de nombreux bataillons de la garde nationale sédentaire s'étaient dirigés vers l'Est, tandis que pendant la nuit cent quarante mille hommes se massaient à l'Ouest.

Les Prussiens trompés par cette tactique et voyant de nombreuses troupes échelonnées sur les bords de la Marne, crurent à une attaque imminente, dirigèrent de ce côté toute une armée et ouvrirent un feu d'artillerie assez vif.

Malheureusement le temps ne se montra point favorable pour la concentration des troupes se dirigeant vers l'Ouest.

L'obscurité profonde, le ciel brumeux, le terrain glissant, se prêtaient mal à la marche de nos soldats.

Cette armée se fractionnait en trois corps qui devaient, à la même heure, aborder les positions ennemies qui leur avaient été désignées.

Un déplorable contretemps vint, dès le début, tout compromettre.

Les troupes de l'aile droite, commandées par le général Ducrot, n'arrivèrent pas, et c'est à elles qu'incombait la plus rude besogne. Parties de Saint-Denis elles devaient traverser rapidement, dès la pointe du jour, la presqu'île de Gennevilliers.

Un obstacle imprévu les avait arrêtées au milieu de leur marche.

Une batterie prussienne établie à Carrières-Saint-Denis, par conséquent à moins de deux mille sept cents mètres, balayait la route, et notre artillerie de campagne essaya vainement d'éteindre son feu.

Passer sous cette avalanche de fer et de plomb était impossible.

Il le fallait cependant.

Au loin on entendait déjà le crépitement de la fusillade et le roulement strident des mitrailleuses.

Le commandant en chef donna l'ordre d'amener, sur la voie ferrée qui séparait nos troupes de la batterie allemande, une locomotive blindée, armée de puissantes pièces dont le feu terrible, en moins d'une heure, fit taire les canons allemands.

La route était libre.

Nos soldats pouvaient passer, mais deux heures avaient été perdues et il n'en faut pas tant pour décider de l'issue heureuse ou malheureuse d'une journée.

Nous l'avons dit, on se battait dès le point du jour.

L'aile gauche, composée des zouaves, d'un régiment de ligne, et soutenue par de nombreux bataillons de marche de la garde nationale, faisait des prodiges de valeur.

Les hauteurs de Montretout furent emportées, on reprit Saint-Cloud, on enleva onze pièces de canon à l'ennemi et on fit de nombreux prisonniers.

C'était un indiscutable succès, mais par malheur il n'avait rien de définitif.

Pendant que l'aile gauche s'emparait de Saint-Cloud et de Montretout, le centre se mettait en mouvement pour aborder les positions de l'ennemi, rencontrait comme premier obstacle la ferme de la *Fouilleuse* située entre Garches et le fort du Mont-Valérien et très fortement occupée.

Deux fois nos troupes se ruèrent sur cet obstacle avec une véritable furie française, deux fois elles durent reculer.

Plusieurs bataillons de la garde nationale arrivaient, et dans le nombre se trouvait le 57<sup>e</sup> bataillon, dont la compagnie de Gilbert Rollin faisait partie.

En ce moment un colonel cria :

—A la baïonnette, enfants ! A la baïonnette !

De toutes les poitrines jaillit ce cri, mille fois répété :

—A la baïonnette !

Et les soldats improvisés s'élançèrent sur l'ennemi aussi résolument que de vieux soldats d'Afrique.

Gilbert, pâle, mais très crâne, marchait en avant de sa compagnie.

Paul Rivat, le suivait, lui emboitant le pas, les yeux étincelants, l'âme débordant de patriotisme.

Servais Duplat, l'immonde gredin, venait en arrière, tremblant dans sa peau comme un lâche, la sueur aux tempes, le cœur serré, les jambes flageolantes autant que celles d'un homme ivre.

Le flot compact des combattants le portait malgré lui.

Il aurait voulu s'arrêter, se dérober, s'enfuir, il ne pouvait pas.

Un terrible feu de mousqueterie accueillit les héroïques enfants de Paris, mais l'élan était donné ; rien ne fut capable de prévaloir contre cet élan, l'ennemi dut battre en retraite et nos troupes du centre purent donner la main aux colonnes de l'aile gauche.

Le succès continuait.

Le château et le parc de Buzenval étaient enlevés, ainsi que le bois de Béranger, la fontaine de Villarmois, le bois des Quatre-Vent : Partout l'ennemi reculait, abandonnant ses positions.

Nos soldats enthousiasmés, enivrés, criaient : *A Versailles ! A Versailles !* et toutes ces forces convergeaient vers un point unique, le plateau de la *Bergerie*.

Maitres de ce plateau qui couronne les routes rayonnant vers Saint-Germain, nous pouvions cribler de boulets Bougival, Louveciennes, La Celle-Saint-Cloud et nous ouvrir un passage par Roquencourt.

La trouée rêvée devenait possible, presque facile.

Il était trois heures de l'après-midi.

L'ardeur de nos troupes ne diminuait pas, mais depuis le matin les Allemands (qui pendant tout le cours de l'année terrible n'ont jamais vaincu que *par le nombre*) avaient eu le temps de faire venir des renforts considérables et d'opposer aux assaillants de la *Bergerie* une résistance invincible.

Une formidable artillerie, en batterie sur le plateau, foudroyait nos soldats.

De nouveau retentit, poussé par toutes les bouches, le cri :

—A la baïonnette ! . . .

Et l'on s'élança pour un combat de géants !

Depuis son entrée en ligne, la compagnie de Gilbert Rollin n'avait point cessé de se battre et ses rangs s'étaient éclaircis.

En montant à l'assaut de la *Bergerie*, elle se trouva aux prises avec une compagnie de Bavares.

En proie à une fiévreuse exaltation, Gilbert était magnifique.

Il ne marchait pas, il bondissait en avant, brandissant d'une main son sabre, tenant de l'autre un revolver.

Sa voix entraînait ses hommes.

Ce déclassé, cet être vicieux, perdu de débauches, capable des plus basses infamies,—nous l'avons vu à l'œuvre,—avait un courage de héros en face de la mort presque inévitable.

Paul Rivat le suivait toujours de près, haletant, couvert de boue, et tout à coup criant comme entraîné par une force irrésistible :

—Vive la France !

Cent mille voix répondirent :

—Vive la France !!

Servais Duplat, livide, souffrait d'indicibles tortures, car sa lâcheté lui mettait la colique au ventre et ses entrailles se tordaient.

Soudain Paul Rivat poussa une exclamation sourde, d'une expression déchirante

Un éclat d'obus venait de lui broyer la jambe droite.

Il tomba.

Les assaillants, dont rien ne pouvait arrêter la poussée impétueuse, lui passèrent sur le corps

En se débattant il bégayait :

—Jeanne . . . Ma femme . . . Ma chère Jeanne . . .

Servais Duplat arriva sur lui.

Il le vit, il l'entendit, le poussa du pied en ricanant et lui cria :

—Crève, cagot ! Tiras droit au ciel ! t'as été béni ce matin !

La voix de Paul s'éteignit dans un râle, et nos troupes, refoulées par les Prussiens, foulèrent aux pieds de nouveau son corps ou son cadavre.

Le Mont-Valérien tonnait et la plaine devenait le théâtre d'un dernier combat, non moins héroïque que tous ceux qui l'avaient précédé, mais la fortune des armes, une fois de plus, se tournait contre nous ; les positions prises le matin retombaient au pouvoir de l'ennemi, et tout espoir d'opérer une jonction avec les armées de province était définitivement perdu.

Le fait brutal s'imposait. Nous étions vaincus de nouveau.

Dans leur mouvement de retraite, nos troupes avaient laissé sur le champ de bataille de nombreux blessés qu'il était impossible d'aller relever pendant la nuit, car les patrouilles allemandes parcouraient sans cesse tous les lieux où l'on s'était battu avec acharnement.

Vers minuit le service des ambulances prussiennes, éclairé par des falots, traversait un petit plateau encombré de cadavres.

A la tête de ce service se trouvait un chirurgien-major bavarois, le docteur Blasius Wolff, que nous avons déjà rencontré deux fois, au château de Fenestranges et au château de Ferrières.

On visitait le champ de carnage en tout sens, les blessés étaient relevés sans distinction d'uniforme, et après une longue et patiente exploration on allait reprendre le chemin des cantonnements d'où les voitures d'ambulances partaient pour conduire les blessés soit à Versailles, soit à Saint-Cloud.

Tout à coup le chirurgien allemand s'arrêta.

Un gémissement venait de frapper son oreille. Il écouta.

Les brancardiers qui l'accompagnaient l'imitèrent.

Cette fois, ce ne fut plus une plainte sourde, mais un cri d'appel qui jeta sa note sinistre dans l'espace.

—A moi ! . . . à moi ! . . . Venez à mon aide ! clamait une voix brisée. Ne m'abandonnez pas ! . . .

Blasius, enjambant les cadavres, se dirigea du côté d'où venait cet appel.

Un porteur de falot le suivait.

—A moi ! à moi ! répéta la voix plus faible.

Et l'on distinguait vaguement un bras levé qui s'agitait.

Le docteur bavarois arriva près du blessé.

—Un Français, un garde national, murmura-t-il en se penchant vers le malheureux que nos lecteurs ont deviné sans doute.

Paul Rivat, —car c'était lui,—après un long évanouissement avait puisé dans son ardent désir de vivre la force d'appeler à son secours, en voyant passer devant ses yeux à demi éteints les lueurs tremblantes des falots et les ombres des hommes qui les portaient.

—Chiens de Français ! fit à demi-voix un brancardier en jetant sur Rivat un regard farouche.

Le chirurgien-major avait entendu.

Il saisit le porteur de falot par l'épaule et, le secouant avec violence, il lui dit :

—Tu es un lâche ! Les Français ne sont-ils pas des hommes comme nous ? N'ont-ils pas comme nous des mères, des femmes et des enfants ? L'injure sans motif que tu viens de jeter à un blessé, à un mourant, est l'acte d'une brute ! Ote-toi de ma vue ! . . .

Le brancardier, tête basse, fit quelques pas en arrière.

Blasius ajouta, en s'adressant à ses aides :

—Enlevez ce pauvre diable et prenez les plus grandes précautions pour son transport. Il a la jambe droite brisée, mais il peut vivre. . . . Il a droit aux mêmes soins que nos compatriotes, et les chirurgiens français agissent pour nos blessés comme je vais agir pour celui-ci. Hâtez-vous !

Le major s'était exprimé en langue allemande.

Paul Rivat ne pouvait donc pas le comprendre, mais la physionomie expressive du Bavarois accompagnant ses paroles lui avait permis de deviner sa pensée.

—Sauvez-moi ! Oh ! oui, monsieur, sauvez-moi ! dit-il d'une voix dont l'accent de supplication aurait ému les cœurs les plus durs, j'ai une femme. . . . une jeune femme que j'aime de toute mon âme ! Sauvez-moi !

Il s'était soulevé.

Il retomba.

On étendit son corps sur un brancard, et le chirurgien allemand donna le signal du départ.

## XXI

Le 19 janvier, la bataille commencée dès le matin avait tenu pendant toute la journée Paris haletant, en proie à une indicible angoisse.

Chacun attendait, avec une impatience fébrile, et nous devons ajouter avec une confiance presque absolue, la nouvelle d'une grande victoire, d'une victoire décisive.

Cette victoire devait être la délivrance, la fin de toutes les misères, de toutes les privations, de toutes les souffrances.

C'était surtout dans la classe populaire que l'anxiété se montrait poignante, car c'est elle qui se trouvait de toutes façons la plus éprouvée, la plus à plaindre.

Les parents et les amis des gardes nationaux combattants ressentent des transes mortelles.

Les femmes, le cœur serré, tremblant pour la vie de leur mari, du père de leurs enfants, s'étaient rendues en foule aux environs de la porte Maillot où l'on avait installé des ambulances provisoires.

Ces femmes, très nombreuses, formaient des groupes tantôt compacts et immobiles, tantôt houleux et frémissants.

A trois heures, on ne comptait encore que deux cent vingt-six blessés transportés sous les tentes-abris ; mais à partir de quatre heures les sinistres convois se succédèrent sans interruption.

A six heures, douze cents blessés étaient étendus côte à côte sur des matelas et recevaient les premiers soins des médecins et des chirurgiens que le zèle et le dévouement rendaient infatigables, et qui se multipliaient pour suffire à tout.

Après les premiers pansements on dirigeait les blessés sur Paris pour être déposés soit dans les hôpitaux, soit dans les ambulances de quartiers.

Les voitures, à leur arrivée, étaient prises d'assaut par ceux qui attendaient l'issue de la lutte gigantesque dont on entendait au loin les bruits terrifiants.

Chacun voulait voir. . . .

Chacun voulait savoir si parmi les combattants mutilés par les balles ou les obus, ne se trouvait pas une personne chère.

Deux femmes se faisaient surtout remarquer par l'obstination de leurs recherches, par la multiplicité de leurs questions. L'une de ces femmes était Jeanne Rivat ; l'autre, maman Véronique, sa voisine.

Jeanne pleurait, affolée, en proie à une angoisse sans cesse grandissante.

Maman Véronique, très pâle, mais toujours énergique malgré son âge, la guidait, la soutenait, s'efforçait de la rassurer.

Au milieu du désarroi général on l'écoutait avec politesse, on lui répondit avec bienveillance.

La pauvre femme s'élançait vers toute voiture qui franchissait la ligne des fortifications sous l'égide du drapeau à croix rouge de la convention de Genève.

Son visage livide, aux grands yeux effarés, se penchait tour à tour vers celui de chaque blessé, étendu gémissant sur la paille dont le fond de ces voitures était garni.

Paul ne s'y trouvait pas.

Après l'examen de chaque convoi une lueur d'espoir, bien vite éteinte, se faisait dans le cœur de la jeune femme.

—Ma petite Jeanne, lui distit alors maman Véronique du ton qu'elle jugeait le plus encourageant, le bon Dieu est bon ! Paul aura été épargné. . . . Ne vous tourmentez pas ! je suis convaincue, moi, que votre mari nous reviendra sans la moindre égratignure !

Et, avec une vivacité de parole toute populaire, elle ajouta :

—Puisque je vous le dis, saperlipopette, il faut me croire !

Mais, au fond, la digne femme était infiniment moins rassurée qu'elle ne voulait le paraître.

Malgré elle, en voyant le nombre toujours croissant des victimes de la bataille, elle pensait :

—Misère de nous ! . . . quelle boucherie ! . . . Pour sûr, ceux qui reviendront, reviendront tous éclopés ! . . .

Jeanne ne l'écoutait que d'une oreille distraite, et continuait ses douloureuses investigations.

La nuit descendit rapidement, une nuit humide et glaciale.

Au lointain retentissait encore le bruit lugubre de la canonnade que le vent apportait sur ses ailes jusqu'au cœur même de Paris.

Aux voitures succédaient d'autres voitures, presque sans interruption, et Jeanne errait comme une folle au milieu des blessés tordus par les souffrances et dont quelques-uns, atteints mortellement, râlaient.

Soudain le bruit du canon cessa.

Chacun éprouva une sensation d'allègement.

Il sembla qu'on respirait mieux.

La nouvelle d'une victoire allait-elle enfin arriver ?

Deux heures s'écoulèrent au milieu d'un silence relatif que coupait de minute en minute le roulement des convois amenant de nouveaux blessés.

On s'interrogeait à voix basse.

On se demandait si les bataillons de marche sortis le matin allaient camper sur les positions conquises ou rentrer dans Paris.

Des groupes se formaient anxieux, aux aguets.

Brusquement on entendit des tambours.

Il se produisit alors un remue-ménage inouï, indescriptible.

La foule, qu'affolait la curiosité, se rua en avant, mais un bataillon de garde nationale sédentaire qui faisait le service à la porte Maillot la refoula sans ménagement.

Bientôt on aperçut dans la nuit un scintillement de baionnettes, on distingua des pantalons rouges.

C'était un détachement du 42<sup>e</sup> de ligne conduisant une cinquantaine de prisonniers allemands.

On poussa des *hurrahs* d'enthousiasme, puis on tenta de questionner les soldats.

—Sommes-nous victorieux ?

—La trouée est-elle faite ?

—Versailles est-il pris ou tourné ?

Épuisés, brisés de fatigue, les soldats restaient muets.

Jeanne courut à un lieutenant dont le bras gauche était en écharpe.

Elle saisit des deux mains sa main droite, la seule valide, et d'une voix haletante, étranglée, lui dit :

—Monsieur, mon mari fait partie du 57<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale. Son bataillon a-t-il donné ?

—C'est probable, madame. . . . répondit le lieutenant,

—Probable, mais non certain ? . . . Vous n'en êtes pas sûr ? . . .

—Tout le monde s'est battu, madame. . . .

L'officier se dégagea et se remit en marche en saluant la jeune femme que maman Véronique tirait en arrière par ses jupes.

Le détachement passa.

Un autre lui succéda, puis un autre, puis un autre encore.

Les bataillons de marche de la garde nationale ne paraissaient point.

—Auraient-ils pris une différente direction pour rentrer dans Paris ? se demandait on. Ne resteraient-ils pas campés sur le champ de bataille ?

Les suppositions et les commentaires allaient leur train.

On attendait toujours.

Un bruit de troupe en marche se fit entendre au loin et alla se rapprochant.

Aucun tambour ne battait cette fois.

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie**

**LES CHUTES  
NIAGARA**

La plus grande Peinture à l'eau  
du monde entier

**Evaluee a \$10,000  
Un Chef-d'Œuvre**

**EXPOSITION - GRATUITE**

De 8 hrs a.m. à 10 hrs p.m.,  
sur l'étage occupé par  
nos Manteaux

**Grandes Reductions**

**Dans notre Département  
De MANTEAUX**

Lot No 1.—Gilets pour dames depuis \$5.50 à \$9, votre choix pour \$1.50.  
Lot No 2.—Gilets pour dames, drap noir et bleu-marin, depuis \$7.25 à \$12.50, votre choix pour \$2.50.  
Lot No 3.—Gilets pour dames, qualités extra, depuis \$15 à \$20, votre choix pour \$3.50.

**John Murphy & Cie**

**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

**C. LAVALLÉE**

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

**35, COTE ST-LAMBERT  
MONTREAL**

**Un LEZARD  
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racines, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

**Z. BRABANT  
HERBORISTE  
2242, Rue Notre-Dame, Montréal**

**GLACIERES ! ~ SORBETIERES !**

\$3.00 à \$45.00 \$1.50 à \$25.00

**HAMMACS \$1.00 à \$5.00**

CHEZ **L. J. A. SURVEYER**  
6 - RUE SAINT-LAURENT - 6

**LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE**

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la  
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

**Bureaux : 210, rue St - Laurent**

EN FACE DE L'OPERA FRANÇAIS Td. Bel 7216

**2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront  
distribués tous les Mercredis**

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " " "	400.00
1 " " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

**PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS**

Tirage public tous les mercredis à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

**POUDRE  
— POUR —  
LIQUEUR DE COMTE**

Préparation Hygiénique, Di-  
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-  
queurs de la Chartreuse et de la Trap-  
pistine.

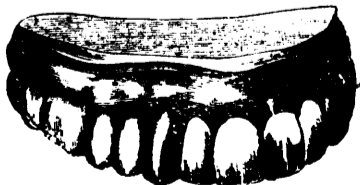
Une boîte de cette poudre suffit pour  
faire deux chopines et quart de liqueur.  
Direction dans chaque boîte.  
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou  
envoyé franco sur réception du  
prix par les agents

**LA PHARMACIE NATIONALE  
216, SAINT-LAURENT  
MONTREAL**

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plom-  
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus  
résistable que le ciment, imitant parfaite-  
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL**

**La Nouvelle Revue**  
18, Boulevard Montmartre, Paris.  
Directrice : Madame Juliette A.D.A.M.  
PARAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

18 mois	50 <sup>f</sup>	56	62
6 mois	26 <sup>f</sup>	29	32
3 mois	14 <sup>f</sup>	15	17

Prix de l'abonnement  
Paris et Seine  
Départements  
Etranger. . . . .

On s'abonne sans frais : dans les Bureaux de  
poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la  
Société Générale de France et de l'Etranger.

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**  
238 et 242 Rue Cadieux  
Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,  
ex-médecin surintendant de l'Institut Mur-  
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-  
lire, etc. Traitement radical des habitudes  
d'intempérance, morphomanie, etc., par la  
méthode du Gold Cure.

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**  
Chirurgien - Dentiste  
**200 RUE ST - DENIS**  
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le  
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,  
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans  
palais ou sur monture en or, aluminium,  
vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or,  
argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

**A. DANAIS, L. C. D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE



**45 RUE ST-LAURENT**

Obstructions en or, argents et platine.  
Dents posées sans palais ou sur dentier en  
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de  
magnifiques gencives en celluloïde. Ex-  
traction sans douleur par l'électricité, et  
anesthésie locale.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est  
une des merveilles du jour. L'ajustement  
est parfait sans être obligé d'essayer. Les  
cours comprendront le Dessin des Patrons, la  
Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectifi-  
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le  
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-  
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**MESDAMES**

Toutes les dames élégantes  
Emploient. . . . .

**"CREME LA SIMON"**

Mme ADELINA PATTI dit :  
"Elle est sans pareille."  
Elle blanchit, tonifie et don-  
ne à la peau un déli-  
cieux parfum  
Elle guérit en une nuit les  
Boutons Gercures Engélures  
**J. SIMON, PARIS**

Agent général pour le Canada :  
**J. ALFRED CHOULLOU, Montréal**

**LA REVUE HEBDOMADAIRE**  
La plus intéressante des re-  
vues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la pre-  
mière, après l'apparition en volume, les  
romans des principaux écrivains de ce  
temps notamment : Paul Bourget, Fran-  
çois Coppée, O. Daudet, etc.  
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-  
GNY, 126 W 25th street, New-York où à  
la succursale, 1808, Notre-Dame. G. Hu-  
rel, gérant.

**PATENTS  
CAVEATS, TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.**

CAN I OBTAIN A PATENT? For a  
prompt answer and an honest opinion, write to  
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'  
experience in the patent business. Communica-  
tions strictly confidential. A Handbook of In-  
formation concerning Patents and how to ob-  
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-  
ical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive  
special notice in the Scientific American, and  
thus are brought widely before the public with-  
out cost to the inventor. This splendid paper,  
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the  
largest circulation of any scientific work in the  
world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single  
copies, 25 cents. Every number contains beau-  
tiful plates, in colors, and photographs of new  
houses, with plans, enabling builders to show the  
latest designs and secure contracts. Address  
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.